

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

En lisant Plutarque

Daniel Klébaner

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Klébaner, D. (1996). En lisant Plutarque. *Liberté*, 38(6), 90–99.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DANIEL KLÉBANER

EN LISANT PLUTARQUE

Un funéraire vague et ventilé

Il y a une simplicité de goût qui va au cœur et qui ne se retrouve que dans les écrits anciens (...) La différence de goût se fait sentir dans tous les monuments et jusques sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges ; sur ceux des anciens on lisait les faits.

Rousseau, *Émile*, Livre IV.

Et de même ce texte des *Vies* de Plutarque dans la traduction d'Amyot, tandis qu'étant lu, est fait du regret d'un autre, perdu sous le sable duquel il l'ensevelit. Et par regret exprime le sentiment d'un défunt diffus. Il s'est parachevé dans la pleine narration de l'histoire des *Vies* ; cependant le plus inaccompli, cherchant sa pente de plénitude : un simple tumulus que des herbes ombragent.

Tout cet ennui de prose est allusif à un monument de commémoration involontaire, de funéraire vague, tel ce bassin herbeux du Jardin de Botanique au Jardin des Plantes à Paris, qui montre comme « en automne on n'a plus à voir que ce qui est » (Rousseau, *Émile*).

Les funérailles de Phocion

(...) Il fut défendu aux Athéniens d'allumer feu quelconque pour faire ses funérailles ; au moyen de quoi il n'y eut pas un de ses amis qui y osât mettre la main. Mais un pauvre homme, nommé Conopion, qui avait accoutumé de gagner sa vie à cela, pour quelque pièce d'argent qu'on lui bailla, prit le corps et l'emporta par delà la ville d'Éleusine, et prenant feu sur la terre des Mégariens le brûla ; et y eut une dame mégarique, laquelle se rencontrant de cas d'aventure à ces funérailles avec ses servantes, releva un peu de terre à l'endroit où le corps avait été ars et brûlé, et en fit comme un tombeau vide, sur lequel elle répandit les effusions que l'on a accoutumé de répandre aux trépassés (...)

Vie de Phocion

Ainsi le corps fut brûlé avec un feu d'emprunt, sur une terre où la crémation demeurerait pour la dépouille de Phocion comme pour toute autre permise ; où il fut à la fois Phocion et quiconque, en cette divagation qui a nom le vent, les cendres. Et non pas ce gisant à l'écart de l'interdit. Et cette terre de Mégare dès lors, au-delà de la terre d'hospitalité où il est permis de brûler le corps de Phocion, fut terre ouverte : dispensant, offrant son feu à quiconque de passage voudrait accomplir un ultime acte de piété : ce pauvre homme Conopion, qui avait pour quelque argent coutume de remplir cet office. Et de même, relevant un peu de terre, une dame mégarique en fit un tombeau vide : d'aventure se trouvant là, et par ce autant que par son acte redoublant l'emprunt, le passage, la fragilité tumulaire. Du rituel du tombeau, la dame furtive fit un signe évasif, une dune obscure par repli de terre.

Le bûcher de Sylla

Quand vint le jour préfixe des funérailles, on se doutait le matin qu'il dût pleuvoir à cause que le ciel se tenait tout couvert, tellement qu'ils n'enlevèrent pas le corps pour le porter au feu qu'il ne fût bien environ sur les trois heures après-midi ; et lors il se leva soudain une bouffée de vent impétueux, de sorte que le corps fut en peu d'heures tout consumé avant que la pluie commençât ; et sur la fin que le bûcher s'en allait déclinant, et le feu assoupissant, il tomba une fort grosse pluie qui dura toute la nuit, de manière qu'il sembla que la bonne fortune l'accompagnant jusqu'au bout, aidât encore après sa mort à ses obsèques.

Vie de Sylla

La pluie favorable à l'extinction du bûcher, lorsque le corps fut entièrement consumé, est une indifférence à laquelle il n'y a rien à ajouter. Alors qu'eût été l'indifférence, il eût fallu la parole à tout prix et que le premier silence fût après le dernier mot prononcé pour clore la vie de Sylla.

Le funéraire du corps basculé

Dans le fond d'un tableau d'Eustache Le Sueur (Un épisode de la *Vie de saint Bruno*), deux hommes versent un corps en linceul dans la fosse. L'un, dans le mouvement, incline légèrement la tête et regarde vers l'obscurité de la cavité creusée. L'autre homme, celui qui retient notre attention, est représenté dans l'effort pour faire basculer la civière qui porte le mort. C'est celui qui ne donne pas figure au lieu commun de l'air méditatif auquel le premier tend dans le mode faible de sa présence. Mais de cet autre porteur, le coup de reins est un coup de force comme on l'imagine dans d'autres

combats, aguerri de nouveau quand le morne tertre cependant le côtoie, petite colline qui ensable et fait pâlir le ciel au-dessus. Le fossoyeur s'arc-boute contre cette âpreté avec un panache inutile, que le geste de faire basculer la civière lui impose autant que l'homme l'entreprend.

Comme il y a la prière d'un seul ou de quelques-uns devant la tombe, à la mémoire du défunt, voici cette bravoure de corps cambré au vu d'aucun, le corps brave qui n'a ceint ses reins cavaliers que d'un morne tertre de terrain vague. Mais aussi, déhanché, comme mis dans le déport, face à la redoutable mort, mettant sa hanche au redan d'effroi, est celui qui remplit l'office d'ensevelir les morts.

Les surnoms, ou troisièmes noms chez les Romains

(...) Et de cette façon d'imposer les noms, pris de quelque trait de moquerie, les Romains en ont plus usé que nuls autres (...)

Vie de Coriolan

Cette moquerie a certes un bien autre poids que l'acception courante de ce terme. Elle est moquerie camuse, c'est-à-dire d'intention à façonner de cette manière ce qui est déjà dévié, le tournant, non pas en dérision, mais en consolation. Et, par ce détour qui tourne court, une sorte d'égalité d'apaisement étant obtenue, comme si le camus, la face courte, fût le remède le mieux approprié à ce trait, cette tournure mal appropriée de nature.

Car les traits de moquerie sont ces manières opératoires qui, tournant en dérision, tournent, à la façon dont on tourne une poterie la façonnant, et, dans le même temps, la moquerie est une invective rauque et sourde, qui tanne la voix qui parle, mettant l'interlocuteur dans

le même tour que celui qu'il tourne, le tournant en dérision. Moqueur, il *moque*, c'est-à-dire exerce une activité plastique et consolatrice – sanglote et façonne – sur la malformité de celui dont il se moque, auquel il prête un surnom.

De plus, le trait de moquerie est lui-même – comme le maltrait physique ou moral de la personne moquée – un hiatus, interrompant par suffocation le souffle de la voix qui se moque prononçant le surnom. Cette suffocation est passée dans le surnom même, alors que celui-ci surgit dans l'apostrophe.

Mais c'est alors que la mal naissance du disgracieux, du disgracié, est rejouée par le surnom moqueur. Par là s'appliquent la compréhension et la consolation : il faut revivre, partager l'instant de suffocation qui fut le sien, que le disgracieux garde sur son corps. Son surnom dans le même temps le ramène à la communauté des bien nés, ceux qui eurent tout le souffle vital à leur naissance.

Ce qui frappe ici, lorsque Plutarque évoque la franchise à l'appel du surnom, est ce faisant la violence de la volte-face pour l'assignation et le maintien de la face coûte que coûte, de son intégrité et de sa loyauté :

Aussi imposent-ils bien souvent des surnoms pris de quelque marque et accident du corps, comme Sylla, c'est-à-dire couperosé ; Niger, noir ; Rufus, roux ; Caecus, aveugle ; Claudius, boiteux ; faisant en cela sagement, d'accoutumer les hommes à n'estimer point la perte de la vue, ni autres tels accidents fortuits, qui peuvent advenir aux personnes, soient choses reprochables ni honteuses, mais à y répondre franchement, comme à leurs vrais et propres noms, quand on les nomme par telles appellations (...)

Vie de Coriolan

Les surnoms pris de quelques marques ou accidents du corps reviennent par torsion dans l'intégrité de la personne. Plutarque parle de sage accoutumance, mais le tour n'est-il pas d'abord tragique ? Cette douceur encore est sévère ; tandis qu'elle est de compassion, elle est opératoire.

Le trait de moquerie décoché de manière oblique répond à l'obliquité de la disgrâce physique. Celle-ci, quelle qu'elle soit, est tronquée et camuse. Distordue, voici que par manière oblique, on la ramène dans le giron de la communauté d'affection. La douceur de la moquerie console l'être disgracié ; plutôt qu'elle ne rectifie ce qui en lui est devenu tors, elle le maintient en bienveillance, et, le rendant bénin, l'enduit de sa bénignité.

La moquerie de ce fait n'est acerbe qu'étant déjà celle qui s'émousse, qui berce même pour endormir, et dans cet état, non pour la tromperie de l'endormi à son insu, ramène au bercail l'égaré par sa disgrâce.

L'homme à la jambe trop courte, qui claudique ; cet autre à la peau tannée, au poil roux ; le surnom qui leur est donné les nomme les interpellant à revers et cependant doucement les accoutume.

Ce trait de la moquerie, nous le voyons figuré dans la gerçure bourrelée à la section des branches sur le tronc des arbres ; au bourrelet qui s'y forme à partir d'une section tronquée et cicatrisée. Car il forçait l'être ainsi moqué, apostrophé, surnommé.

Il y a de la romanité dans cette cicatrisation gauche et roborative, qui est aussi bourrelet et tannage par le surnom apostrophé de la moquerie¹.

1. Cette moquerie qui réunit est à opposer à l'effet séparateur du rire sardonique ou rictus. Cette contraction des muscles de la face, caractéristique du trismus, portait peut-être ce nom parce que l'homme-cerf des bronzes sardes primitifs avait un sourire triste, la bouche ouverte.

La moquerie incite à l'effort, chez le moqué, de se réapproprier soi-même. Cet effort n'est pas malheureux. Il n'est pas le signe de la tristesse solitaire de l'être rejeté. Il fait l'effort de se réapproprier. Et ce faisant, la moquerie le réapproprie déjà dans l'apparent rejet : elle donne l'accueil d'accoutumance à la disgrâce qui enfonce et vient distordre. À la disgrâce qui va à l'enfoncé comme à l'encontre, du visage, du corps, et du nom.

J'ai contemplé ces masques eskimo dont on dit qu'ils ont un pouvoir maléfique. J'y ai vu le visage où s'imprime le trait de moquerie, l'action d'aller à l'enfoncé. Et cette hystérie qui tire, déforme dans un certain sens le faciès du masque. Rien cependant de sorcier, de hagard et qui terrorise. Ces masques me rappelaient que la moquerie est bien l'opérateur de réintégration à la communauté.

Or d'une manière symétrique à ces considérations, des surnoms qui résultent de la moquerie sont aussi de déport et de saisissement :

(...) Car il y eut un des Barbares qui, lui voyant la tête ceinte d'un bandeau et les cheveux longs, pensa que ce fût quelque roi et, se jetant à ses pieds, lui baisa la main, et lui montra une grande quantité d'or qu'il avait cachée et enterrée dans une fosse ; mais Callias, se montrant le plus cruel et le plus méchant homme de dessus la terre, enleva l'or, et tua sur-le-champ le pauvre Barbare qui le lui avait enseigné, de peur qu'il ne le dît à d'autres. C'est pourquoi les poètes comiques, par moquerie, appellent ceux qui sont descendus de lui Laccoplutes, comme qui dirait enrichis de la fosse, à cause de la fosse où Callias trouva cette quantité d'or.

Vie d'Aristide

« Le Noyer nuit »

Souvent à sa lecture, le désir vient de coudre au texte de Plutarque traduit par Amyot, non tant une matière verbale sombre, qu'empêchée, laquelle donne à la langue la force seconde du songe, parce qu'elle s'appuie sur ce qui la gauchit².

Tel est l'apport, à la lecture du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, nourricière de ce désir, de l'étymologie du nom *noyer* :

Mais d'autant que selon l'étymologie de son nom, le Noyer nuit, principalement aux bons labourages, ses racines occupant importunément le fonds ; et ses rameaux par grands ombrages, l'aer, au détriment de toutes sortes de grains (...)

Si le noyer nuit par racines et ombrages, il fournit la parfaite image d'un embarras où l'âme prend force et fructifie. Lorsqu'on découvre l'étymologie de son nom – l'arbre qui nuit – l'on s'aperçoit que *nuit* renvoie à *noyer*, et non l'inverse. Et que par une même immanquable attraction, *noyer* devient l'infinitif auquel se rapporte le verbe *nuit*.

2. Là où Jean Jamin voit dans la gauche le « sens » du sacré, et dans la gaucherie ce qui le génère – ainsi qu'il l'écrit dans sa préface à *L'homme sans honneur. Notes sur le sacré dans la vie quotidienne*, de Michel Leiris – le gauchissement me semble aussi avoir pour fonction de doter un texte d'une armature, d'une solidité autre que celle de la droiture : il y a un socle, une ligne de force du songe qui n'est absolument pas ici cette sorte de lit du merveilleux, de continuité émerveillée qu'on tendrait trop immédiatement à lui donner. Mais ce sont tels plissements hercy-niens interrompus, telle troncature qui forcit. Et c'est pourquoi le noyer, dont les noix offensent la bouche et alourdissent l'estomac, apporte ce désagrément nécessaire à un agrément plus grand qui réside dans le déportement de la belle continuité d'un texte lu, par quoi vient le songe.

Le nom est plus fort que son étymologie, qu'il absorbe en retour dès qu'on l'énonce. Le désir de gauchissement porteur du songe, imprègne et prévaut sur la seule définition.

Toutes les fois que sort un homme il fait jour

Parmi les ordonnances semblables aux préceptes des Pythagoriciens, celui-ci, de Numa Pompilius ; comme ils admonestaient : « (...) de ne pas regarder derrière soi quand on va dehors ».

Vie de Numa Pompilius

Précepte qui montre que toutes les fois que sort un homme il fait jour. Il est alors, ne se retournant pas et de par sa piété décidée, comme dans l'acceptation de l'air. Il fait face et se prépare à ce que tout acte, par sa piété décidée, exerce une emprise.

Être tout à ce qu'on fait est l'expression familière dont le précepte rend ici une image singulièrement frappante, en ce qu'elle est propédeutique, préalable à tout acte plénier non distrait de soi. Sortir dehors n'est pas un acte en soi, et pourtant il est, dans le fait de ne pas regarder derrière soi, l'image la plus forte de la parfaite coïncidence de celui qui agit, avec son action.

Mais le précepte montre plus encore : que la prime face est ce dont l'homme s'abreuve, étanchant sa soif sans recul, et qu'il ne rompt pas sa marche unanime en se retournant, en être redressé ou retors.

Et quant à ce qu'il commandait que l'on s'assît après que l'on avait adoré, l'on dit que c'était un présage de bonne espérance aux priants que leurs prières seraient exaucées, et que leurs biens en demeureraient fermes ; les autres disent que le repos est une séparation des actions, et

pourtant voulait que l'on s'assît aux temples des dieux, pour montrer que l'on avait mis fin à l'affaire que l'on avait en main auparavant afin d'en reprendre des dieux le commencement d'une autre.

Vie de Numa Pompilius